

Objets, trajets

Stéphanie
Lamache

Les Avrils

*Pour H., pour C.
Depuis longtemps et pour longtemps.*

Les beaux livres

Sept livres reliés. La reliure, c'est le luxe; faux cuir, mais vrai effet. L'autrice porte un nom qui est à la fois une interrogation et une promesse d'ailleurs: Pearl Buck. S'ajoutent le mystère et l'élégance des idéogrammes chinois, réguliers, obscurs, répétés sur le dos de chaque volume. Ces livres sont nobles, ils annoncent leur supériorité sur le commun des éditions de poche usées, pliées et pâlies au soleil ou des éditions France Loisirs, trop grandes, trop lourdes, trop colorées. Les beaux livres sont immuables, au fil des années, ils ne bougent pas, ne se transforment pas, ne s'abîment pas. Ils sont là pour contribuer au décor, pour être regardés, admirés, sans doute pas pour être lus. En tout cas, pas plus d'une fois.

Je n'ai jamais vu ma mère les lire, ou qui que ce soit d'autre. Les beaux livres datent d'avant, un temps que je n'ai pas connu, un temps dont je ne me souviens pas, avant ma naissance ou avant le début de mon regard, un temps où il y avait un peu d'argent à la maison pour des choses qui font rêver, des choses qui

promettent de dévier le quotidien, de l'élever au-dessus des soucis. Les beaux livres étaient les premières briques d'un futur rêvé.

C'était un temps où les parents pouvaient s'offrir des dictionnaires, une encyclopédie générale en plusieurs tomes, des encyclopédies thématiques (animaux, océans, médecine), d'autres livres élégants, le Club des grands prix littéraires avec reliures dorées, c'est noble les dorures, mais la question n'était pas de paraître noble, de montrer une supériorité de goût (à qui? nous ne voyions personne), mais au contraire, de tenter d'apprivoiser quelque chose qui se présentait à nous (quoi? la connaissance? une classe sociale? une image?) et à laquelle nous n'avions pas naturellement droit, ou plutôt, à laquelle nous pensions ne pas avoir droit. Les barrières les plus rigides sont celles que l'on s'invente, par peur, par faiblesse ou par facilité.

C'était, pour partie, une question d'image, d'image de soi. Les beaux livres sont pour les gens chics et nous savions que nous n'étions pas chics. Nous étions vivants et survivants, cette activité simple nous prenait tout notre temps. Il en restait peu pour le repos, le loisir. Poser quelques bouquets de fleurs du jardin sur le buffet en Formica de la cuisine, préparer des gâteaux, des croissants jambon-béchal le dimanche, se promener dans les bois et recommencer le lendemain. Pour les enfants, arracher au fil de l'école la possibilité d'un avenir, pour les parents, arracher au fil des heures la possibilité d'un revenu qui maintiendrait la famille à flot.

Mais il faut situer le lieu, le temps. Le lieu, c'est une maison au bout d'un long chemin bordé de haies, houx et aubépines avec quelques frênes-têtards, comme il y en a tant dans le pays d'Auge, Normandie. Le temps, le temps premier, c'est 1975 environ, la chronologie des temps premiers est toujours floue. Le repère: les herbes étaient plus hautes que moi lorsque je marchais dans le champ. Tout s'arrêtera vers 1990, quinze ans de tentatives et un échec au final. Quinze ans seulement et toute une vie pourtant.

La maison est un ancien pressoir à cidre, quatre murs en brique assez épais, une toiture en ardoise, des poutres et un plancher rustique pour l'étage. Et le pressoir bien sûr, plusieurs tonnes de granit posées au centre du rez-de-chaussée. Le sol est en terre battue, tout reste à faire pour rendre l'endroit habitable. Les travaux se font avec les seules forces en présence, l'oncle de la Manche, maçon, vient aider pour le gros œuvre et la pose des cloisons. Comment ont-ils fait pour sortir le pressoir à l'extérieur de la maison? Prodige d'adultes qui tiennent les enfants à l'écart de tout. Une dalle de béton est coulée sur la terre battue, elle ne sera jamais carrelée, le béton brut un peu irrégulier ne facilitera jamais le ménage. Le papier peint arrivera au fil des années. Quatre chambres se dessinent à l'étage, l'une d'elles restera inachevée – toujours nommée «la quatrième chambre» et devenue sombre grenier sans fenêtres – comme les toilettes un temps envisagées et jamais posées.

En bas, une vaste salle à manger, une cuisine, une salle de bains et des toilettes, réelles celles-là, sont desservies

par un couloir en L, nommé «corridor» («ferme la porte du corridor», «je l'ai posé dans le corridor»), dont une partie fait office de sas d'entrée, avec les manteaux, les chaussures, les bottes et le téléphone. Des radiateurs électriques sont posés dans toutes les pièces, mais ils serviront peu, voire pas du tout, l'électricité coûte cher, la maison est grande, elle sera chauffée grâce à un petit poêle à bois installé dans la salle à manger. L'essentiel du confort est là, les idées pour l'améliorer également. Faute de moyens et d'énergie aussi, peut-être, elles ne verront jamais le jour. L'emménagement dans la maison se fait avant la toute fin des travaux. Il y eut un avant, un appartement de deux chambres dans un petit immeuble de Lisieux posé en limite de la ville, père magasinier dans un garage, mère femme de ménage faute de mieux, puis il y eut un après, le déménagement, la campagne, la vraie, luxuriante, foisonnante, loin de tout, seul lieu et seule compagnie.

La maison avait un terrain autour d'elle, huit mille mètres carrés plantés de vieux pommiers. Est-ce cela qui a donné aux parents l'idée d'un changement de vie? L'espace qui appelle l'usage? Quelques traces de mécontentement à propos du garage se devinaient dans les conversations des grandes personnes. Le travail ne rendait pas heureux, il fallait vivre autre chose, autrement. Peu à peu, après une bifurcation inattendue, la maison à la campagne en rénovation est devenue une petite exploitation agricole pour élever des chèvres, les parents, des artisans fromagers, commerçants par obligation, sans

en avoir le goût ni l'aplomb. Travail en couple, faillite en couple.

De ces années, il me restera une insécurité permanente, la certitude qu'une trajectoire de vie peut être déviée à tout moment, par un accident, une panne ou la vétusté d'appareils, une voiture trop vieille, l'accumulation de dettes, la mort d'animaux «de rapport», des conditions hivernales qui bloquent l'artisan chez lui, et surtout, par le cumul insidieux de toutes ces raisons, surmontables une à une mais dont la somme finit par être un tel poids que continuer ainsi devient impossible.

Parenthèse de souvenir dans le souvenir: l'odeur des feuillages, la folie du printemps. Noisetier astringent, miel des troènes. Crosses des fougères soulevant l'humus. Écorce rude des pommiers habillée de lichens et fleurs de soie à peine touchées de rose. Houx, frêne, buis, fraisier, cassis, chaque plante, arbre ou arbuste fait vivre une sensation parfumée, aussi subtile et intense qu'il y a peu de mots pour la dire, lui donner corps alors que je me tiens dans le jardin, le verger, le chemin, la forêt, une matriochka d'espaces les uns dans les autres, le clos du potager dans le clos du champ (un «clos» en Normandie), tenus dans le clos des haies du village, insérés dans la marqueterie du bocage. Chaque espace est la somme des odeurs qui le composent. L'odeur, le lieu, la lumière. *Fin de la parenthèse de souvenir.*

Les beaux livres et les encyclopédies prennent place en petits lots disposés sur les meubles de la salle à manger-

salon : sur le buffet d'un style rustique impossible, en bois très sombre et aux énormes pieds torsadés, ou sur les étagères et sur la poutre, ancienne traverse haute du pressoir maintenant posée à même le sol, près de la télévision. La poutre est gravée d'une date (1876 ou 1894?), cette marque du temps est rassurante : les choses durent, rien de mal ne peut nous arriver dans ce flot lent et continu, dans l'alternance des carrés de soleil et de lune qui tombent sur le béton rugueux. L'important est la distance qui nous inscrit dans une histoire, qui nous dépasse et nous englobe en même temps. De plus, nous possédons quelque chose d'ancien et de rare que n'ont pas les « gens des pavillons », enfermés dans une modernité sans mémoire, nos voisins pourtant.

Les beaux livres renforcent cette impression de sécurité, ils sont si solides. Découvrir les mots imprimés à l'intérieur est presque une surprise. Eux, si différents, si hors du commun, contiendraient donc des histoires, des personnages, comme tous les autres ? En plus d'être de beaux livres, ils auraient un usage de livre ordinaire ?

Les beaux livres de Pearl Buck sont à part, ils forment un ensemble. Sont-ils posés sur la poutre-traverse ou à part sur le buffet ? La mémoire fait défaut, mais peu importe, ils sont « à part » et pendant des années, ils font signe et ils intimident. Ces livres sont trop sérieux, ils ne peuvent contenir quelque chose d'intéressant pour une enfant qui découvre les *Fantômette*, les *Alice* et les Agatha Christie. Leur reliure épaisse est une porte fermée sur un univers incompréhensible, les titres ne promettent rien, le nom de l'autrice est opaque, une formule inconnue aux

deux syllabes qui claquent. Il faudra des années, le hasard de l'ennui, d'une curiosité tardive, pour que j'ouvre l'un d'eux. Il faudra aussi un détour par Maupassant, découvert grâce à une lecture du *Horla* interrompue lors du dernier cours de français de l'année de sixième nous laissant dans l'attente insupportable de la suite, puis par des emprunts aléatoires, variés, à la bibliothèque municipale de Lisieux, pour comprendre qu'il y a des romans plus denses, plus intenses que d'autres. Des romans qui portent une vie supérieure, une capacité supérieure à surprendre, à déranger, à blesser.

Parmi les sept livres de Pearl Buck, lequel a été ouvert en premier ? Peu importe, un seul a retenu mon attention, au point de le relire tous les ans pendant des années : *Vent d'Est, vent d'Ouest*, l'histoire d'une très jeune femme docile, Kwei-Lan, épouse malgré elle d'un jeune homme revenu en Chine après des études de médecine à l'étranger. Le mariage a été arrangé entre les familles dès la naissance de Kwei-Lan et celle-ci s'y soumet avec respect. Elle espère plaire à son mari par sa maîtrise des arts d'agrément, par une obéissance aveugle aux préceptes d'une éducation traditionnelle qui a écrasé toute spontanéité et toute idée personnelle. Mais Li, son mari, souhaite une relation basée sur le dialogue et sur l'égalité. *Vent d'Est, vent d'Ouest* est l'histoire d'un éveil, d'une prise de conscience. Peu à peu, comprenant le point de vue de son mari, pas de côté vers l'altérité, Kwei-Lan découvre que la famille et les traditions sont un carcan, une entrave, et que l'on peut honorer les siens,

les respecter mais aussi s'éloigner (sans partir) afin de se libérer et devenir soi.

Devenir soi, quelle énigme, quel voyage. Le livre porte les marques de relectures, un trait pour chacune apposé sur la première page. Chaque lecture était l'escalade d'une montagne, la (re)découverte d'un lieu, d'où la nécessité de laisser une trace, un cairn de petits bâtons disant « j'y étais », « je l'ai fait ». *Vent d'Est, vent d'Ouest*, je l'ai « fait » huit fois au moins, avant que je n'abandonne l'habitude de noter mes passages. Noter ses relectures, pour qui ? Pour moi ? Pour le grand inquisiteur ? Huit fois j'ai pris ce chemin, une neuvième je recommencerai ? Une neuvième fois je l'ai repris, peut-être même une dixième, sans enjeu, sans ego, pour retrouver une maison, une amie, quelque part dans une Chine de roman, un espace chimérique dans l'espace des pages, autre clos dans le clos, et me reconforter au récit d'une émancipation réussie.

L'histoire de Kwei-Lan, c'était l'histoire d'un dessillement, de la naissance d'un regard. Sans révolutionner les choses autour d'elle (sauf le renoncement aux pieds bandés, souffrance physique qui la fait grandir dans tous les sens du terme), elle trouve une place et une pensée qui lui sont propres. Ce qui arrivait à Kwei-Lan me travaillait, installait en moi une intuition. Une voie vers la liberté était donc possible ?

Il fallait que je partage son aventure pour vérifier l'hypothèse. Au lycée, en classe de seconde, j'avais choisi d'en réciter deux pages plutôt qu'un poème quelconque. L'approbation de mes camarades serait le début d'une

confirmation. J'avais choisi un passage au début du roman : « Lorsque le géomancien eut désigné le jour de mon mariage, quand les coffres de laque rouge furent remplis, (...) ma mère me manda près d'elle dans sa chambre. » J'aimais ce passage pour son « exotisme », l'art de vivre délicat qu'il révélait, si loin de notre quotidien à base de chèvres, de seaux en plastique et de steaks hachés surgelés. Je me sentais brute et brutale en regard du raffinement, de l'attention à une infinité de détails dans l'habillement, le décor de la maison, la fragilité d'une fleur.

Je partageais avec Kwei-Lan la même incertitude devant les silences de ma mère, née de l'habitude d'être une enfant soumise et sage par force. L'une et l'autre, monde réel et monde de papier, nous avions le souci de veiller aux multiples nuances d'une intonation, de décrypter les degrés de la désapprobation, la proximité d'un reproche éventuel. Pour elle comme pour moi, envisager de déplaire se payait au prix de l'inquiétude.

Je me rappelle le jour de la récitation, de la difficulté à faire vivre, au-delà des questions de mémoire, un texte de deux pages devant un auditoire qui s'ennuyait vite. Passé l'effet de surprise dans le choix du roman, je sentis rapidement que je perdais l'attention générale et que, au milieu du marécage des phrases à demi oubliées, mon désir rejoignait le leur : en finir au plus vite. Le but était manqué, coup d'épée dans l'eau, mais je me souviens de vous, M. Massot, professeur de français qui cultivait sa ressemblance avec Léo Ferré, de votre bienveillance qui donnait place à nos fougades d'adolescents avec idées,

lubies, furies mais sans mots pour les formuler, et qui encourageait notre créativité pour nous aider, sinon à les vivre, du moins à exprimer ces contradictions qui nous tennaient. La bienveillance est un vrai cadeau pour des adolescents tourmentés et un peu idiots. M. Massot est mort quelques années après mon départ du lycée, beaucoup trop tôt, triste nouvelle annoncée dans le journal local. Qu'il revive un peu ici, en passant, parmi les souvenirs exhumés : douceur, délicatesse, exigence et nuage de cheveux blancs.

Je remportais chez moi, au bout du chemin bordé de houx et d'aubépines, fin fond du pays d'Auge, ce que je n'avais pas su dire de Kwei-Lan et de sa libération. Les intentions étaient disproportionnées, supérieures à mes moyens pour les partager. Un poème est peut-être, en effet, un véhicule plus adapté à certaines circonstances.

De tous les livres de Pearl Buck figurant parmi « les beaux livres », seul celui-ci me captivait. Je n'ai plus de souvenirs des autres titres. Mais je remarque, des années après, que je me suis approprié *Vent d'Est, vent d'Ouest* en lui apposant mon nom, en plus des marques de lecture. Plus curieux, plus ironique encore, je constate que le seul sur lequel j'ai apposé le nom de ma mère, à l'aide du tampon encreur créé pour l'élevage de chèvres, s'intitule *La Famille dispersée*. Était-ce une prémonition ?

Au fil des années, je continuais à lire et relire *Vent d'Est, vent d'Ouest*, jusqu'à ce que moi aussi, je prenne mon envol.